Document généré le 1 juin 2025 13:50

XYZ. La revue de la nouvelle

Bête de somme

Jean Pierre Girard

Numéro 28, 1991

Nouvelles d'une page

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3601ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Girard, J. P. (1991). Bête de somme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (28), 37–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Bête de somme

Jean Pierre Girard

Une pièce close (deux portes cadenassées à chaque extrémité d'une chambre rectangulaire). Un éclairage diffus. Sur la droite, des arbres feuillus (dont des bouleaux pleureurs desquels décollent de longs lambeaux, c'est beau). Derrière les arbres, tout le long du mur, des miroirs avec dans leur fond beaucoup de tain, tellement, tellement d'alliage, c'est fou. Sur la gauche, comme plaquées là, des vitrines teintées obturées par de fort opaques stores à ressort.

Un palefrenier défonce la porte ouest. Haletant — il courait déjà dans la pièce précédente —, il s'élance vers l'est, sait pour un moment où il va, en respire plus aisément, le sot. Au passage, quelquefois accidentellement, il accroche les ficelles de stores qui dans un fracas du bon Dieu flaquaflaquent en l'air. L'essoufflé ne regarde pas dehors, pas de danger, ignore d'autant ce qu'il révèle ainsi aux miroirs, à travers les branches, tendre ti-cul. (Il s'accroche dans les ficelles, c'est tout; les stores lèvent, c'est tout. Lui il court, au bout se heurte à la seconde porte, fonce encore, en vient à bout, sort à bout. Voilà. Il a disparu. On ne le voit plus. On perçoit le vacarme dans la pièce voisine. Bah. La paix.)

Tout ce qui du passage demeure, tout ce qui de l'urgence pourrait témoigner, tout ce qui du souffle attestera le risible, ce sont quelques feuilles oscillantes accrochées aux arbres, et un rien de franche lumière dans les miroirs qui voient dehors.

XYZ